PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Quotidienne

	Un An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER	$15.55	$7.75	$3.75	$1.30

Les abonnements se ... [illegible]

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Hebdomadaire

	Un An	6 Mois	3 Mois	2 Mois
POUR LES ETATS-UNIS	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 — NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 10 AVRIL 1912 — 85ème Année

Infirmières sociales.

—o—

L'évolution féminine se poursuit de plus en plus forte, de plus en plus irrésistible. La femme du foyer s'extériorise, le nombre des travailleuses de l'industrie et du commerce, s'il n'augmente pas, est formidablement élevé, les carrières libérales elles-mêmes acquièrent chaque jour de nouvelles et brillantes recrues.

Les observateurs et les moralistes tirent de ces faits et de ces constatations des conséquences variables ; l'ancienne et la nouvelle école sont aux prises et le litige n'est pas près d'être jugé définitivement. De redoutables problèmes, d'ordre civique, politique et moral, sont posés dans le monde entier, avec une acuité croissante.

Il est toutefois un domaine de l'activité des femmes qui échappe à la controverse, c'est celui de leur vocation charitable. Les misogynes les plus atrabilaires n'oseraient pas méconnaître ou contester les mérites bienfaisants des servantes des pauvres, des gardes-malades, de toutes celles qui, par croyance ou par devoir, se penchent vers la souffrance humaine pour la calmer.

Mais la médecine a progressé, elle ne se réduit plus au soignage des malades, au traitement des maladies ; elle a été renouvelée de fond en comble par les découvertes pastoriennes. L'intervention tardive de l'homme de l'art, appelé au chevet du malade comme guérisseur, ne suffit plus. L'hygiène est apparue, avec des armes nouvelles et de vastes perspectives ; elle est parfois raillée par ceux qui la défigurent ; elle prend de plus en plus, dans les sociétés contemporaines, la première place à laquelle elle a droit dans le gouvernement des peuples et l'administration des cités.

L'éducation sanitaire de la génération actuelle, imbue de préjugés, est assurément malaisée. Des notions inédites ont fait brusquement irruption ; elles n'ont d'ailleurs rien de fixe ni d'immuable. Il n'est pas surprenant que, vulgarisées à la hâte et imparfaitement, elles rencontrent encore des incrédules et qu'elles ne pénètrent pas du premier coup profondément dans les masses populaires.

Il est acquis aujourd'hui, sans que cette loi générale puisse être mise en doute, que la plupart des maladies, surtout celles qui résultent de la contagion, sont évitables, et que des précautions élémentaires, simples, ont pour effet de sauvegarder les individus, les agglomérations contre les affections transmissibles.

Il n'est pas moins démontré que l'élevage des enfants comporte des risques et des périls facilement évitables. Le massacre des innocents, jadis accepté avec une résignation attristée, n'est plus considéré aujourd'hui comme une fatalité inexorable. En voyant autour de nous succomber des nourrissons, enlevés dans la proportion de quatre sur dix par la gastro-entérite, nos regrets doivent s'accroître à la pensée que seules des fautes d'alimentation portent la responsabilité de ces deuils si cruels.

Comment, dans de telles conditions, ne pas faire appel au concours de tous ceux et de toutes celles qui peuvent réduire ces contingents funèbres et épargner à des familles, à des mères douloureusement éprouvées, des coups si rudes et une affliction si poignante ? Qu'il y ait des mesures diverses à prendre, soit par l'initiative privée, philanthropique, mutualiste, soit par l'action légale et administrative, pour écarter les dangers amoncelés sur les berceaux, nul n'en disconvient. L'œuvre de défense des tout petits s'accomplit peu à peu, grâce aux merveilleuses conquêtes de la science, grâce à l'admirable épanouissement de l'esprit d'altruisme, à quelque source qu'il soit puisé, quelle que soit son inspiration, religieuse ou laïque.

Ce sont justement des femmes qui, dans toutes les œuvres d'assistance maternelle et de protection de l'enfance, sont au premier rang, infatigables, ingénieuses, attentives et vigilantes, rivalisant de dévouement et de vigilance avec les médecins, leurs chefs de file et leurs guides.

L'enseignement de la puériculture est à la mode et il le mérite. Cette faveur de l'opinion mondaine ne résulte pas d'un engouement passager : elle est comme la résultante de la diffusion des idées nouvelles. On sait aujourd'hui, dans tous les milieux, qu'il n'y a pas de grâce d'état pour l'ignorance, que l'abnégation la plus sublime doit reposer sur la connaissance des phénomènes de la vie et que la fonction maternelle elle-même, auguste et sacrée entre toutes, exige une préparation professionnelle.

Il est donc essentiel que, dans la famille, à l'école, dans la période post-scolaire, cette éducation domestique, ménagère, maternelle, soit amorcée, ébauchée, continuée et achevée.

La spécialisation professionnelle, quelle qu'elle soit, n'exclut pas cette initiation aux devoirs du ménage, entendu au sens le plus large, qui est en honneur aujourd'hui. Ce que les femmes font et doivent faire par elles-mêmes, pour le bien-être de leur intérieur, pour la sauvegarde des êtres qui leur sont chers, elles commencent à le faire pour autrui, les mères heureuses venant au secours des mères pauvres, les femmes instruites venant à l'aide des femmes ignorantes.

Avec leur tact, leur finesse, leur bonté, leur promptitude d'assimilation, les femmes ont tout ce qu'il faut pour contribuer efficacement, puissamment, au soulagement des misères, à la lutte contre l'ignorance et l'insalubrité ; elles sont, dans toute la force du terme, des éducatrices, des monitrices, des infirmières sociales.

Paul STRAUSS.

LE JOURNAL D'UN COMEDIEN.

Ces temps derniers, on a paru s'émouvoir outre mesure, à mon sens, du concours que prêtent les enfants à la représentation d'ouvrages dramatiques ! ....On a mis en avant cette raison, que faire veiller tardivement ces chétifs interprètes, portait atteinte au bon état de leur santé....Que sais-je encore ? Et cependant, en y réfléchissant, comment ne pas admettre, que, si minime que soit le cachet qui leur est alloué, il ne constitue pas un moyen de donner à ces petits un peu de bien-être, au lieu de les laisser, comme cela arrive trop souvent, se morfondre insuffisamment nourris dans un taudis glacial ?

Regardez-les ces artistes mignons, et vous resterez frappés en constatant que l'heure tardive n'éteint pas leur regard pétillant de joie, en entendant les murmures d'admiration de la foule attentive et charmée ...

Ils rentrent fatigués !.... Mais à cette amusante fatigue succède bientôt un sommeil réparateur. Et souvent, leur petite imagination les mettant en appétit de bravos, développe chez eux la curiosité, la prescience des arts divers, qui concourent à la représentation de l'œuvre où ils se sont produits.

On dit toujours que ces petits prodiges ne tiennent pas dans l'avenir ce que promettent leurs débuts.... Il y a cependant de glorieuses exceptions : Mmes Dorval, Marie Laurent, Céline Montaland, Céline Chaumont... et bien d'autres encore, dont le nom me fait défaut. Celles, dont je viens d'évoquer le souvenir, n'ont-elles pas été elles aussi de petits prodiges ?

Ce qui me cause un sentiment bien plus pénible que la vue d'enfants sur la scène c'est la présence de vieillards, ces autres grands enfants, donnant à la foule le lamentable spectacle d'une dégénérescence physique, misérables parias d'un art, qui n'est supportable à ceux qui l'exercent que lorsqu'ils s'y sont fait une place honorable et lucrative, car autrement le sentiment qu'ils inspirent est plutôt celui d'une pitié blessante que la marque d'un charitable intérêt.

Le seul théâtre de Paris où le public semble se désintéresser complètement de l'acte de naissance de ses artistes préférés est sans contredit la maison de Molière. Et cela s'explique, ayant contracté l'habitude de les voir chaque soir dans un milieu qui ne se modifie qu'à de longs intervalles ; tous ces artistes vieillissent sans doute, mais en même temps que ceux qui les applaudissent.

Mlle Mars paraissait encore sur la scène à un âge avancé, et cela avec un succès égal à celui obtenu dans sa jeunesse.

Il en fut de même pour Mlles Anaïs Aubert, Déjazet, MM. Samson, Provost, Delauney, Got. Baron, le grand Baron, l'élève de Molière, jouait encore le rôle du Cid à un âge où celui de Don Diègue lui eût mieux convenu.

Etre jeune au théâtre peut être un élément de succès. "Paraître jeune" est mieux encore, puisque ce don précieux fournit à celui qui le possède l'expérience que seule peut donner une longue pratique des choses de la vie, la connaissance d'un art où il semble qu'après avoir tout appris il ne reste plus que tout à apprendre.

Un soir, à Londres, où j'assistais, au Drury-Lane, à l'une des dernières représentations du célèbre ténor Mario, je fus témoin d'un incident dont j'ai gardé mémoire.

Au cours de la soirée, deux jeunes gens placés devant moi ne dissimulaient pas leur déception en entendant le vieil artiste, dont la voix, à deux reprises, avait été trahie par quelques défaillances... soulignées par les rires moqueurs de ces deux spectateurs.

A ce moment, un vieillard, que ce manque de courtoisie avait choqué, se pencha vers eux en leur disant simplement—mais fermement : " Messieurs, c'est Mario ! "

Et dans ce peu de mots il y avait un sentiment de reconnaissance pour toutes les joies dont il était redevable à celui qui, par son glorieux passé, avait droit dans le présent au respect qu'impose aux âmes élevées la déférence due à toute majesté déchue.

Parmi les artistes disparus semblant se faire un jeu de la marche du temps, il convient de citer un grand comédien qui connut de triomphales soirées. J'ai nommé Laferrière, le créateur inoublié de "L'Honneur et l'Argent," un des plus grands succès de Ponsard, ouvrage que reprit la Comédie-Française.

A un âge avancé, Laferrière pouvait encore se produire dans les rôles de jeune premier et cela avec un aspect si conforme à son personnage qu'il "savait" être plus jeune que nous, qui avions vingt ans à peine.

Celui-là possédait au plus haut degré le sentiment du respect que le comédien doit au public.

Je me souviens d'une représentation d'"Antony", que nous donnâmes avec lui à Provins.

Bien que la scène fût installée sur des tonneaux, que les décors brillassent par une simplicité touchante, dès cinq heures on pouvait voir Antony, dans la sorte de cabane à lapins qui lui servait de loge, brossant ses costumes, vernissant ses bottes et procéder ensuite aux soins de sa toilette, aussi méticuleusement que s'il se fût agi d'une première rue Richelieu....

Ils sont loin ces souvenirs d'antan !....

—

Lorsque j'étais au théâtre du Vaudeville de la place de la Bourse, j'avais un camarade qui faisait mon désespoir, il arrivait cinq minutes avant qu'on frappât les trois coups ; dix fois déjà j'étais allé à sa loge inquiet de ne le pas voir arriver, et lui, une fois là, sans même changer de chaussures, tout en se mettant un peu de rouge, criait à l'avertisseur :

—Eh bien ! qui est-ce que l'on attend ? Pourquoi ne commence-t-on pas ?

Je n'aurais jamais pu faire un semblable reproche à mon camarade Félix, ce merveilleux comédien, éternellement brouillé avec les plus élémentaires lois de la syntaxe.... et qui, sans avoir d'esprit, en mettait là où il n'y en avait pas.

Celui-là arrivait deux heures avant le lever du rideau ; il aimait flâner dans sa loge, fumer sa pipe tout en faisant sa toilette. Ce qui me rendait rêveur, c'était de voir toujours sur sa table toute une provision de figues, de pruneaux, de poires tapées... Enfin, un jour, j'eus la clef de ce mystère...

Après la répétition, il m'entraînait généralement dans une des galeries du passage des Panoramas. Une fois là, je le voyais demeurer devant l'étalage d'une importante boutique d'épiceries, il stationnait immobile et comme en pâmoison devant les vulgaires confiseries qui encombraient la devanture du magasin.... Je le voyais soupirer.... ces soupirs, ces regards, pleins de tendresse.... Tout me fut enfin expliqué.... Je n'avais pas remarqué l'opulente personne qui trônait au comptoir et qui de son côté, négligeant la pratique, semblait n'avoir d'yeux que pour mon stupéfiant camarade. Je dois à la vérité de dire que les yeux de l'épicière étaient vraiment beanx.

Et c'est alors que pénétrant dans le magasin, Félix, d'une voix émue, demandait au garçon une livre de pruneaux.... Mais tout cela n'était que le prologue. L'instant où se révélait la passion, et pendant lequel je n'eusse donné ma place pour rien au monde, était celui où d'une main tremblante il tendait un louis à la dame des denrées, en lui disant amoureusement : "Un peu de monnaie, belle dame, je vous prie !" pendant que toute frémissante, l'œil plein de tendresse, la belle dame (on peut le dire) rendait à Félix la "monnaie de sa pièce".

—C'est curieux, lui dis-je un jour au retour d'une de ces stations épicées, pourquoi toi, qui sembles si amateur de prunelles, n'achètes-tu jamais que des pruneaux !" Il me regarda avec une expression indéfinissable, mais je suis bien sûr qu'il est mort sans avoir compris ...

Frédéric FEBVRE.

DEPECHES Télégraphiques

—

Mariage de Lina Cavalieri.

Paris, 9 avril—Le "Journal" annonce aujourd'hui le prochain mariage de Mme Lina Cavalieri, épouse divorcée de Robert Winthrop Chanler, de New York, avec le ténor Lucien Muratore, du Grand Opéra de Paris.

Après leur mariage les deux époux viendront aux Etats-Unis où ils feront une tournée de six mois.

—o—

Mandat d'arrêt contre un millionnaire.

Londres, 9 avril—Frederick O. Beach, le courtier de Wall street, contre lequel un mandat d'arrêt a été lancé à Aiken, Caroline du Sud, l'accusant de tentative de meurtre contre sa femme, est arrivé à Londres avec Mme Camilla Beach.

Columbia, Caroline du Sud, 9 avril—A midi il n'était arrivé aucun mandat d'extradition à l'égard de F. O. Beach de New York, qui est recherché pour tentative de meurtre sur sa femme à Aiken.

Le gouverneur Blease n'est pas en ville.

—o—

NAUFRAGE SUR LE NIL.

Le Caire, Egypte, 9 avril - Un vapeur d'excursion, qui se rendait à la digue d'Assouan, a sombré la nuit dernière sur le Nil, après avoir fait collision avec un autre vapeur qui descendait le fleuve. La catastrophe est survenue à quinze milles au nord du Caire, en face du village de Kulyub. Le vapeur avarié a coulé bas presque immédiatement après la collision, entraînant dans les eaux du fleuve les trois cents passagers qui se trouvaient à son bord et les vingt hommes de l'équipage.

Plusieurs embarcations furent immédiatement détachées de la rive et se portèrent au secours des naufragés dont un grand nombre purent être recueillis.

On ignore encore le nombre exact des victimes, mais jusqu'ici une vingtaine de cadavres ont été retirés de l'eau.

—o—

La France au Maroc.

Rabat, Maroc, 9 avril. Une colonne française, sous les ordres du général Ditte, a mis en déroute hier, un fort contingent de marocains rebelles, près de Marakesch. Le combat a été très vif et a duré plus de douze heures. Les marocains ont finalement pris la fuite, abandonnant de nombreux morts et blessés sur le champ de bataille.

—o—

La crue du Mississippi.

—

Les secours aux inondés.

Memphis, Tenn., 9 avril—Le fleuve commence à baisser au nord de Memphis, à raison de trois à quatre pouces par vingt-quatre heures, cependant tout danger n'est pas conjuré, et de grandes précautions sont prises pour renforcer les digues dans les endroits les plus menacés, particulièrement à Luxora et à Pecan Point, Arkansas, à Miller's Point, au sud de Greenville, Miss., à Lac Providence, à Bayou Sara et à Angola, Lne.

Près de Natchez, à Giles Bend, les eaux du fleuve ont envahi les terres basses, sans causer cependant d'importants dégâts.

Les autorités de Memphis ont à résoudre un problème ardu, celui de venir en aide aux réfugiés qui depuis le commencement de l'inondation affluent dans cette ville.

Le parc public des Fair Grounds a été converti en une immense ville de tentes et la distribution des vivres se fait par les soins des diverses associations charitables de la ville. A Hickman, Ky., il a environ 2.500 réfugiés ; et quelques milliers à Tiptonville, Tenn., Forrest City et Helena, Arkansas.

Dans ces quatre dernières villes les secours ont été organisés par l'armée des Etats-Unis, avec l'aide de la Croix Rouge américaine. Cette dernière société a voté un crédit d'urgence de 500 dollars pour les réfugiés d'Hickman. A Tiptonville la distribution des vivres est faite par une compagnie de la garde nationale du Tennessee sous les ordres du capitaine Regan.

Le vapeur "Amphitrite", appartenant au gouvernement des Etats-Unis, est arrivé ce matin à Memphis, et son équipage s'est immédiatement occupé de porter secours aux inondés des districts riverains de l'Arkansas.

Un des canots de l'"Amphitrite" s'est rendu dans le courant de l'après-midi à Wyanoke, Ark., et a pris à sa remorque un radeau sur lequel se trouvaient huit sinistrés, qui ont été ramenés ici dans la soirée.

La plupart des voies ferrées aux environs de Memphis sont sous l'eau, et les voyageurs à destination de l'Ouest sont obligés de faire une partie du parcours en bateau. Tel est le cas, en particulier, sur les lignes du Rock Island. Les voyageurs sont embarqués sur un steamboat à Memphis, qui les transporte à Madison, Arkansas d'où ils peuvent reprendre leur voyage en chemin de fer.

Toutes les compagnies sont plus ou moins dans le même cas, et leurs trains sont obligées de faire de longs détours pour le transport des voyageurs et de la poste.

Memphis, Tenn., 9 avril—Des dépêches parvenues ici dans le courant de la soirée mandent qu'une crevasse est survenue cet après midi à 3 heures, dans la levée au nord de Golden Lake (Arkansas,) à 50 milles environ au nord de Memphis. L'eau du fleuve a envahi une immense superficie de terres cultivées. Quarante-cinq villes et villages sont atteints par l'inondation.

La crevasse qui au premier moment était large d'environ 100 yardes s'est rapidement agrandie et atteint maintenant près de 2,000 pieds. Il n'y a pas eu de pertes de vies, car les habitants étaient sur leurs gardes et ont pu quitter leurs demeures avant l'inondation.

—o—

Hommages rendus à la mémoire du Dr S. A. Knapp.

Nashville, Tenn., 9 avril—Le Congrès Commercial du Sud a payé un tribut aujourd'hui à la mémoire du Dr Seaman A. Knapp, le fondateur du travail coopératif des fermiers du Sud, qui est mort l'année dernière, réalisant que ses efforts n'avaient pas été vains. Les exercises présidés par Walter H. Page, de New York, éditeur du "World's Work," ont eu lieu à deux heures. Wallace Buttrick, secrétaire du Conseil d'Education général, a été un des orateurs marquants. A tour de rôle des représentants des Etats du Sud ont répondu à l'appel.

Duncan Fletcher a fait l'éloge du Dr Knapp au nom de la Floride et le sénateur-élu Ransdell en a fait autant pour la Louisiane. Trois présidents de collège ont uni leurs louanges à celles des autres. Les hymnes favoris du Dr Knapp ont été chantés. Le gouverneur Judson Harmon, de l'Ohio, occupait un siège sur la tribune. Les élèves de l'Ecole Supérieure de Nashville ont contribué au succès de l'événement, et la Tennessee Industrial School Band a fourni la musique.

Plusieurs membres de la famille Knapp assistaient aux exercices commémoratifs, y compris Brandford Knapp, qui va remplacer son père. M. et Mme Arthur Knapp et A. M. Mayo, de Lake Charles, Lne, et Herman Knapp, de Ames, Iowa.

—o—

Meurtre mystérieux.

New York, 9 avril—Sous la garde d'un bouledogue hargneux, et à genoux dans une flaque de sang, le corps de Francis Bonanu a été trouvé ce matin dans une chambre en arrière de son épicerie à Harlem. Un poignard était à terre tout près de lui.

Trois verres à moitié pleins de vin et des cigares attestaient que Bonanu avait été assassiné pendant une joyeuse réunion.

Les détectives ont trouvé dans un des verres des traces de chloral et ils déduisent de cette découverte que la victime a été droguée, puis poignardée.

—o—

La révolution au Mexique.

Mexico, 9 avril—Un détachement de rebelles, fort d'environ mille hommes, sous les ordres du général Emiliano Zapata, s'est emparé aujourd'hui de la ville de Jujutla, Etat de Morelos. Les troupes fédérales qui défendaient la ville ont battu en retraite, mais se préparent à faire une nouvelle attaque.

—o—

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal, 2me District

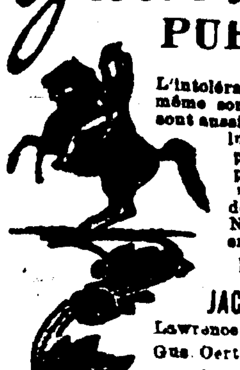
.. mar1eu–

LE SOURIRE QUI NE S'EFFACE PAS

éclaire la physionomie de l'homme qui goûte une bouteille de bière de la AMERICAN BREWING CO. Elle dissipe la fatigue du corps et de l'esprit. Elle étanche la soif, est agréable à prendre et tonifie le système. Vous ne saurez jamais quelle délicieuse boisson peuvent composer le houblon et le malt jusqu'à ce que vous ayez goûté la bière de la AMERICAN BREWING CO. Faites-le aujourd'hui.

Phones—Brasserie Main 120 ; Dépt. de Mise en Bout. Main 1440
THE AMERICAN BREWING CO.,
NOUVELLE-ORLEANS, LNE
9oct—6m—mar jeu dim

Jackson Brewing Co
PURE FOOD BEER



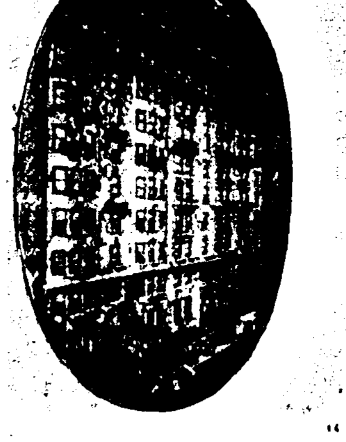
L'intolérance de la Prohibition est du même genre et de la même sorte que l'intolérance du Puritanisme. Les deux sont aussi opposés à la liberté que les ténèbres le sont à la lumière. Leur sentiment ardent est inspiré par ce principe de bigoterie tyrannique, qui voudrait imposer ses règles à tous les hommes, et agit constamment d'une manière ou d'une autre contre ceux dont une vigilance éternelle est la seule sauvegarde. Nous engageons ceux qui aiment trop la liberté pour en abuser à se méfier de la Prohibition.

Essayez Notre Bière Bohemian

JACKSON BREWING CO., rues Décatur et Jefferson
Lawrence Fabacher, Président. Adolph Dumser, Vice-Prés.
Gus. Oertling, Sec. Trés. Jos. Melcher, Surintendant.

Nous Vous Invitons à Visiter Notre Brasserie.

28fAv—12m—lun dim



KING EDWARD HOTEL
(HOTEL DU ROI EDOUARD)
—A—
NEW YORK
145 à 155 W. 47th St.
A toucher de Broadway.

"Le véritable Cœur de New York."
350 Chambres. 250 Bains Privés. Absolument à l'épreuve du feu.
TOUS LES AGREMENTS MODERNES.
Chambres seules (Eau courante), $1.50.
Chambres seules et bain, $2.00, $2.50 et $3.00.
Salon, Chambres à coucher et Bain, $4.00 et plus.
Salon, Deux chambres à coucher et bain $5.00 et plus.
Pour chaque personne additionnelle dans la même chambre $1.00 extra
Ecrivez pour demander Livret
PRIX SPECIAUX POUR L'ÉTÉ.
KING EDWARD HOTEL CO.,
JOHN HOOD, Prés. et Mgr.,
Anciennement du New Tifft House, Buffalo et Royal Hotel, Hamilton Ont.